L'aquilon

Le souffle francophone des Territoires du Nord-Ouest

Envoi de publication — enregistrement n°10338 | C.P. 456 Yellowknife, NT, X1A 2N4 | Volume 35 numéro 35, 18 septembre 2020

Nature et bienêtre



Le samedi 12 septembre, le centre de guérison de Yellowknife ouvre ses portes au public. Plusieurs familles sont venues profiter de cette belle journée de fin d'été pour reconnecter avec la Terre. (Crédit photo : Thomas Ethier)

Logement

Un projet de plus de 30 millions $

La maison de retraite Avens a signé un contrat avec le constructeur Nahanni afin d'accueillir entre 100 et 200 personnes supplémentaires.

Cécile Antoine-Meyzonnade

« Le contrat est signé, l'argent est sécurisé, approuvé, donc le projet d'extension va de l'avant », confie le directeur des opérations d'Avens, Maxime Carpentier.

En parallèle de son opération de collecte de fonds « *Care on Wheels* » (lire p.3), la résidence de soins longue durée de Yellowknife, *Avens Community for Seniors*, a signé un contrat avec Nahanni Constructions de plus de 30 millions de dollars.

Le projet consiste à augmenter nettement le nombre de places disponibles à la maison de retraite, et ce, en garantissant un cout accessible. Seront construites environ 100 unités d'habitation. Autrement dit, des appartements classiques pouvant loger entre une à deux personnes. Jusqu'à 200 places seront ainsi disponibles.

« C'était quelque chose qui était dans les plans depuis longtemps parce que le terrain vague [en arrière d'Avens] a été "dynamité" aux alentours de 2010, explique M. Carpentier. Mais ça fait peut-être un an qu'on est dans les plans plus détaillés. »

Le lieu choisi pour l'extension est situé derrière les habitations existantes. Très en pente et parsemé de pierres de granite, il sera aplani dans les mois à venir. « Les unités vont également remplacer les stationnements, et devraient rejoindre un des blocs d'habitations actuels », précise le directeur des opérations.

« Extrêmement fier et content »

Pour l'heure, l'organisme à but non lucratif s'occupe de la validation des permis avec la Ville de Yellowknife et de tâter le pouls auprès de la population environnante.

« Il va y avoir des consultations publiques dans les prochains mois avec les voisins immédiats, ainsi que la communauté plus large puisqu'on dessert davantage que Yellowknife », détaille Maxime Carpentier.



Le terrain en question se situe derrière les logements existants d'Avens. Une centaine d'unités sont prévues. (Crédit photo : Cécile Antoine-Meyzonnade)

La construction devrait débuter au printemps prochain, et s'étendre pendant au moins 18 mois.

« On est extrêmement contents, extrêmement fiers, conclut avec le sourire le directeur des opérations. C'est en ce moment un des projets les plus gros de Yellowknife en matière de construction. »

COVID-19

L'installation des militaires en demi-teinte

Page 5





Fort Smith

Des couleurs plein la tête

Page 6

Éditorial

Maxence Jaillet

Belle ironie

Un autobus de retraités qui prend sa retraite, c'est une belle ironie. En fait, c'est surement la démarche corporative de la maison de retraite qui a poussé cette transition avant que le véhicule pète une durite comme le diraient les Français. Tout comme pour l'autobus, une maison de retraite veut offrir aux personnes âgées, un endroit où vivre où socialiser, mais impose également un lâcher prise de son engagement dans la vie active, des bons services rendus. On veut qu'un individu puisse profiter du temps qui passe, alors qu'il n'est plus soumis aux stress de la grande roue qu'il a poussée toute sa vie.

Le futur a déjà été prédit, la population sera vieillissante aux TNO comme ailleurs au Canada.

Il y a la vague actuelle des retraités, ou semi-retraités, ou ceux qui ne veulent pas s'arrêter qui fait grossir les nombres. La dure réalité est qu'il y a de moins en moins d'enfants qui naissent. Moins d'enfants, moins de personnes pour veiller sur nos ainés. Les Ténois vont vouloir se retrouver et se sentir entourer. Il faut davantage de logements pour les regrouper, car ils auront de moins en moins de gens sur qui compter. Le projet de construction de la maison de retraite Avens tombe à point. Toutefois, comme le directeur des opérations le dit, le terrain a été préparé depuis des années. 10 ans que ce terrain de roche prend le rythme des saisons à découvert. Il y a parfois des priorités qui sont recalées, et cet agrandissement en est visiblement un exemple.

Néanmoins, c'est la persévérance qu'il faut souligner. Cet agrandissement est existentiel pour plusieurs, bravo de le concrétiser.





www.aquilon.nt.ca
direction.aquilon@northwestel.net
C.P. 456, Yellowknife,
NT, X1A 2N4
(867) 766 - 5172

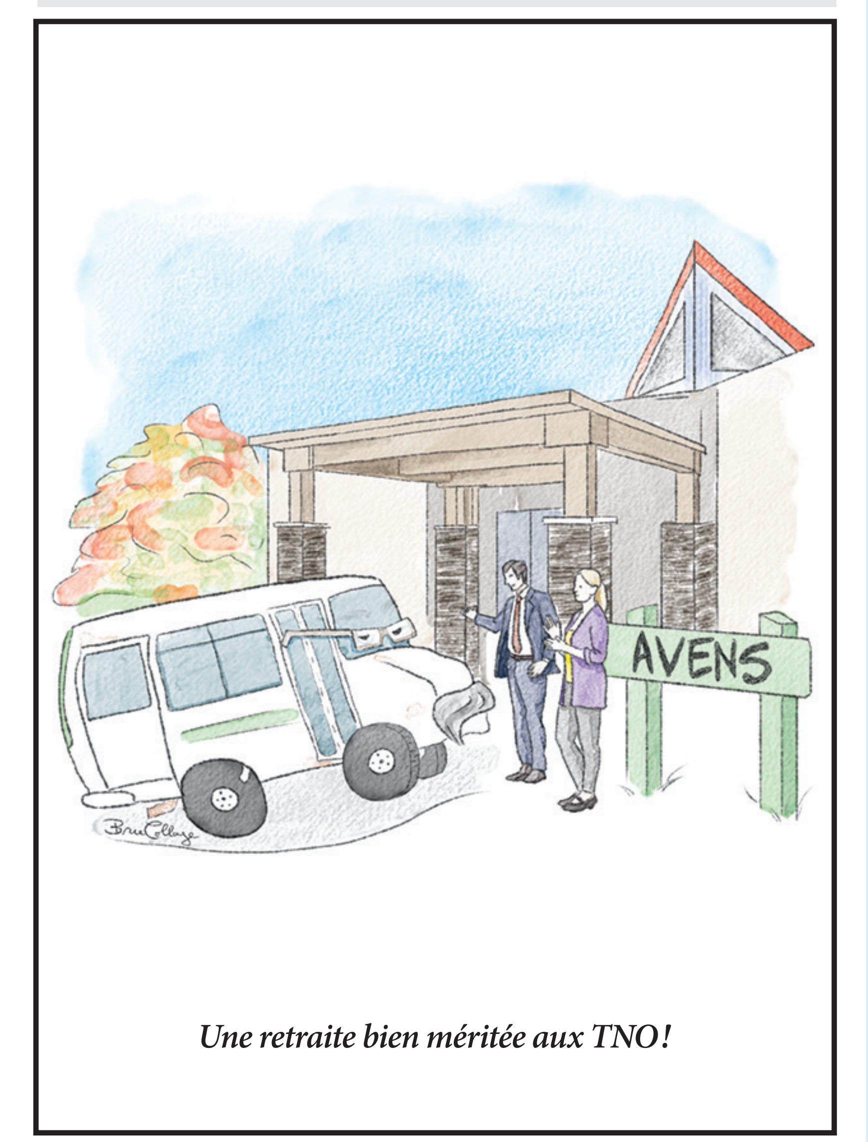
Directeur : Maxence Jaillet
Rédacteur-en-chef : Batiste Foisy
Correction : Anne-Dominique Roy
Maquette : Patrick Bazinet

Journalistes : Cécile Antoine-Meyzonnade, Thomas Ethier, Nelly Guidici
Nicolas Servel

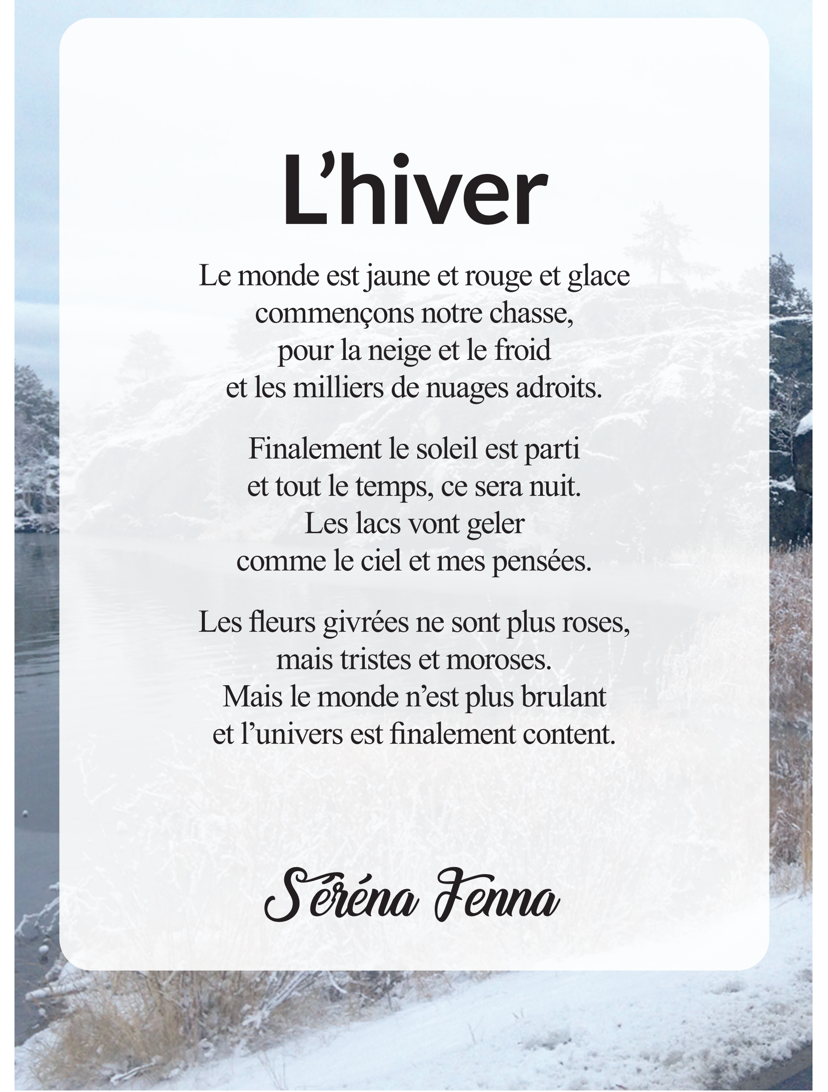
Journal hebdomadaire publié le vendredi depuis 1986, *L'Aquilon* est la propriété des Éditions franco-ténoises/*L'Aquilon* subventionnées par Patrimoine canadien. Sauf pour l'éditorial, les textes n'engagent que la responsabilité de leur auteur·e et ne constituent pas nécessairement l'opinion de *L'Aquilon*. Toute correspondance adressée au journal doit être signée et accompagnée de l'adresse et du numéro de téléphone de l'auteur·e. La rédaction se réserve le droit de corriger ou d'abréger tout texte. Dans certains cas où les circonstances le justifient, *L'Aquilon* accèdera à une requête d'anonymat. Toute reproduction partielle est fortement recommandée à condition de citer la source. *L'Aquilon* est membre de l'Association de la presse francophone (APF) et applique la graphie rectifiée. N° ISSN 0834-1443



Abonnement annuel Version papier 35 $
Abonnement annuel Version PDF 30 $
Représentation commerciale nationale :
Lignes Agates Marketing 1-866-411-7486



Une retraite bien méritée aux TNO!



LA COLONNE

Projet à Salt River

16,8 millions de dollars vont être investis par le gouvernement fédéral afin de soutenir le projet d'infrastructure communautaire de la Première Nation de Salt River. « Le financement vise à mettre en place l'infrastructure nécessaire à un aménagement résidentiel à venir, à accroitre le nombre de logements dans la réserve de Salt River et à créer de nouveaux emplois », est-il détaillé dans le communiqué de presse publié le 14 septembre.

Autre spécificité, le réseau d'aqueduc sera agrandi et les réseaux d'égout de la ville de Fort Smith seront mis à niveau pour pouvoir desservir la communauté. Encore selon le communiqué, cet investissement devrait avoir « des retombées socioéconomiques directes et indirectes pour la Première Nation, tout comme pour l'ensemble des Territoires du Nord-Ouest ».

Hay River : un suspect arrêté

Après la découverte du corps d'une jeune femme de 18 ans dans une résidence de la ville du Slave Sud, l'Unité des crimes majeurs dépendant de la GRC des TNO a annoncé avoir arrêté un suspect. L'homme de 31 ans a été entendu devant la Cour territoriale le lundi 14 septembre. Le Service des coroners des TNO assiste la GRC dans l'enquête qui, pour le moment, reste en cours. Cependant, selon le communiqué, « à l'heure actuelle, la GRC n'est pas à la recherche d'autres suspects, et il semblerait que ce soit un incident isolé ».

Festival Dead North en pause

Après sept années de visionnage de films d'horreur faits maison dans le Nord, le festival Dead North tire le rideau. « Nous savons que cela est un choc pour beaucoup d'entre vous et nous en sommes désolés, peut-on lire sur leur page Facebook. Le festival 2021 aurait de toute façon changé radicalement cette année en raison des restrictions de COVID-19 et allait sans aucun doute avoir un impact négatif sur Dead North. » Les organisateurs précisent tout de même que l'idée de « mettre au placard » le festival était dans leur tête avant même l'éclosion de la pandémie. « Cela pourrait signifier que Dead North s'en va pendant un an, ou peut-être deux (ou cinq, ou...?). En vérité, nous ne savons pas pour le moment », peut-on lire dans la publication.

AG d'Ecology North

L'association environnementale basée à Yellowknife, Ecology North, organise son assemblée générale le jeudi 24 septembre. Chacun est invité de 19 à 20 heures à la suivre virtuellement grâce à un lien Zoom affiché sur la page Facebook de l'organisme.

Inuvik : concours de fabrication de t-shirts

Le centre de microfabrication des arts, de l'artisanat et de la technologie d'Inuvik s'est associé à Artist's Hub pour lancer un concours de fabrication de t-shirts.

C'est ouvert à tous les résidents des TNO et se déroule jusqu'au 30 septembre.

Toutes les conceptions doivent être originales et avoir un thème nordique. Il est également recommandé d'envoyer les fichiers images en haute définition. Le gagnant recevra 10 t-shirts avec son dessin imprimé en couleur. Pour soumettre son idée, rendez-vous en ligne en envoyant un courriel à actmc.events@nwtresearch.com.

Collaboratrices et collaborateur de cette semaine :

Oscar Aguirre
Séréna Jenna
Xavier Lord-Giroux
Brie Collage

Une collecte en bonne route

La maison de retraite de Yellowknife, Avens, demande l'aide de la communauté avec l'opération *« Care on Wheels »* pour remplacer son bus.

Cécile Antoine-Meyzonnade

Une retraite bien méritée. Après 22 années de bons et loyaux services, le bus transportant les résidents d'Avens est en passe de trouver un remplaçant.

« Étant un organisme à but non lucratif, on demande l'aide de la population et des entreprises pour être capable d'avancer l'argent », détaille le directeur des opérations, Maxime Carpentier.

Selon ce dernier, un nouvel équipement est estimé à environ 125 000 dollars, un montant impossible à rassembler sans appui.

« C'est un gros cout pour nous, continue-t-il. Mais c'est aussi une des lignes sur notre liste de tâches la plus pressante en ce moment. »

La solution : rejoindre la communauté. Une collecte de fonds, nommée « *Operation Care on Wheels* » a ainsi été lancée le 8 septembre. « En seulement deux jours, on a eu 5 000 $, ce qui a donné un bon coup de pouce », félicite M. Carpentier.

Au total, l'organisme a réussi à réunir environ 40 000 dollars grâce à l'appui financier de plusieurs entreprises situées dans la capitale ténoise.

Une société de soudure a notamment fait un don de 20 000 dollars, échelonné sur quatre ans.

« Souvent, on pense qu'Avens ne dessert que les habitants de Yellowknife, mais environ 30 % de notre population est originaire de l'extérieur de la ville. On est un centre territorial de soins longue durée, tient à rappeler Maxime Carpentier. Cet argent-là va servir à toutes les personnes âgées des TNO qui viennent vivre chez nous. »



Maxime Carpentier, le directeur des opérations d'Avens et le bus de 22 ans qui prendra bientôt une retraite bien méritée. (Crédit photo : Cécile Antoine-Meyzonnade)

« Plan de succession »

« C'est un modèle de 1998, il est encore sécuritaire, mais il faut agir avant qu'il ne devienne plus risqué, affirme-t-il. À un certain âge, il faut un plan de succession. »

Si la vieille navette est encore en bon état, certaines fonctions lui font aujourd'hui défaut. « L'élévateur hydraulique en arrière pour les fauteuils roulants, crucial pour embarquer les gens, commence à nous donner un peu de difficulté », détaille-t-il. Par ailleurs, la porte avant du véhicule n'a plus qu'une seule fenêtre, l'entrée est protégée par une toile en plastique.

Les jours de l'ancien bus ne sont pas comptés, mais l'objectif est de réunir l'argent pour le printemps. La collecte de fonds est prévue pour durer 5 mois. « C'est un objectif qui est réaliste parce qu'on a tout de même une large somme à avancer, donc on ne peut pas être trop pressant », estime le cadre.

L'idée est également de ne pas mettre « trop de pression » sur les donateurs. Et jusqu'ici, « on a une excellente réponse de la communauté », se réjouit Maxime Carpentier.

Les membres d'Avens ont déjà commencé à imaginer la manière dont l'ensemble des donateurs allait être remercié : « Certainement, sur les réseaux sociaux tout d'abord, mais aussi sur le bus lui-même, annonce-t-il. Selon la grosseur des montants, les noms des donateurs pourront être visibles sur l'arrière du bus. »

Lutter contre l'isolement

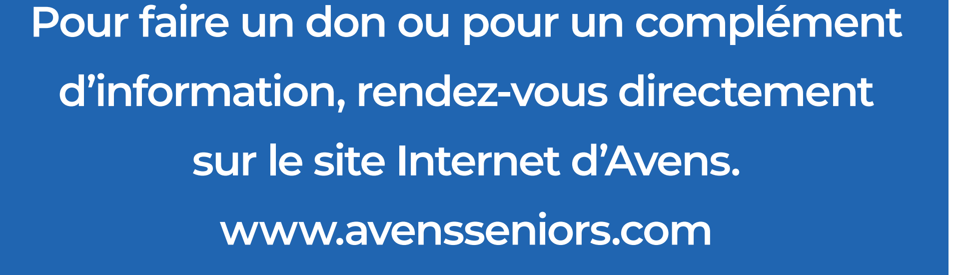
Magasinage ou rendez-vous médicaux, le bus permet de rester connecté au reste de la collectivité.

« Ça amène les ainés à sortir du centre pour ne pas qu'ils perdent leurs habitudes, explique Maxime Carpentier. Et c'est aussi aller à la pêche à la rivière Yellowknife, faire des feux de camp, les garder connectés à la nature. »

Également, l'achat du prochain bus met de l'huile dans un engrenage de diverses améliorations : le plan est d'ouvrir le service de navette aux autres ainés de Yellowknife, non-résidents d'Avens.

« On veut rejoindre les personnes âgées de la ville pour briser l'isolement de cette tranche de la population », confie le directeur des opérations. Et c'est aussi de pouvoir conduire les prochains résidents de la future extension (lire p.1). »

Des horaires adaptés seront mis en place.



Violences sexuelles

Les hommes des TNO appelés à remplir leur devoir

Les hommes de Yellowknife sont présentement appelés à passer à la prochaine étape, et à mener des actions concertées pour combattre les violences sexuelles faites aux femmes.

Thomas Ethier – IJL – Territoires

L'hôte de la soirée ne s'attendait pas à un tel succès : une trentaine d'hommes s'est présentée le jeudi 10 septembre, 20 h, à l'évènement, certains se heurtant ainsi à une salle au maximum de sa capacité. Les participants ont passé plus d'une heure à échanger, à écouter, et à faire face ensemble à une réalité qu'ils ne veulent plus nier : nombre de femmes ne se sentent pas en sécurité aux Territoires du Nord-Ouest.

Il y a un certain temps que Jay Boast songeait à organiser ce type de rencontre. Durant ses 13 années passées aux TNO, plusieurs témoignages l'ont amené à se poser des questions sur les déclinaisons les plus subtiles de la violence sexuelle subie par les femmes. « J'en ai beaucoup discuté autour de moi : notre collectivité n'est pas aussi sécuritaire qu'elle devrait l'être. C'est un grave problème et on doit s'en préoccuper », a-t-il résumé, en entrevue avec Radio Taiga.

Une culture toxique

C'est une missive de la Ténoise Nancy MacNeill, publiée sur Facebook à la fin aout – partagée 76 fois à ce jour – qui a fait émerger le mouvement. Dans cet appel à l'action, la résidente de Yellowknife somme les hommes du territoire à se regrouper, dans le but de s'attaquer à une culture de masculinité toxique solidement ancrée. « Les personnes ne se sentent pas en sécurité ici. Et ces personnes ne sont pas en sécurité. Ça doit changer », résume-t-elle, pointant les traumatismes vécus dans nombre de relations amoureuses.

Plusieurs hommes seraient bien conscients, selon M. Boast, de cette insécurité ambiante aux TNO. Dans certains cas, ils savent qu'ils font même partie du problème. « On sent parmi les hommes beaucoup de honte, un sentiment de culpabilité. Je crois que plusieurs d'entre eux se sentent un peu démunis et ne savent pas quoi faire pour faire évoluer les choses. Jusqu'à maintenant, nous n'avons pas suffisamment agi pour remédier à la situation. C'est pourquoi, encore aujourd'hui, les femmes ne se sentent pas en sécurité. »

Statistiques Canada a publié en aout les résultats de la toute première enquête sur les violences sexuelles subies au sein des territoires canadiens, menée en 2018. Les résultats démontrent qu'environ la moitié des femmes de 15 à 24 ans (48 %) et de 25 à 34 ans (50 %) des territoires ont été la cible d'au moins un comportement sexuel non désiré dans un espace public, au cours des 12 mois précédant l'enquête. Aux Territoires du Nord-Ouest, 38 % des femmes (tous groupes d'âge confondus) ont déclaré avoir subi au moins un comportement sexuel non désiré dans un espace public en 2018.

Des stigmates bien ancrés

Ces chiffres n'étonnent pas William Greenland. Thérapeute traditionnel au Centre de guérison de Yellowknife, il est lui-même issu d'un milieu familial marqué par l'alcool et la violence, qu'il aura lui-même adopté pour une partie de sa vie. Il s'affaire aujourd'hui à aider les hommes ayant vécu ce genre de traumatisme, afin d'éviter qu'ils ne les reproduisent eux-mêmes.

Des traumatismes, bon nombre d'hommes des TNO en seraient imprégnés. « À l'ère des écoles résidentielles, plusieurs hommes ont été victimes de violences graves, et rien n'a été fait pour les aider, souligne le sexagénaire. Personne n'a pris soin d'eux, ne les a écoutés. Plusieurs de ces hommes autochtones ont vécu dans la honte de ce qui leur était arrivé, et la violence s'est reproduite. Certains agresseurs en sont bien conscients, mais ne savent tout simplement pas quoi faire pour y remédier. Or, peu importe la situation, tout le monde peut faire le choix d'y mettre un frein. »

Selon M. Greenland, il importe de garder en tête qu'on ne nait pas violent, mais qu'on apprend à le devenir. Ce principe, à ses yeux, concerne tous les hommes. « Nous sommes tous touchés d'une façon ou d'une autre, par cette culture de violence faite aux femmes. Même si on ne se croit pas concerné, nous adoptons et normalisons les comportements que nous avons appris, et les femmes qui partagent notre vie en subissent les conséquences. Les femmes ont pourtant le droit de faire ce qu'elles veulent sans craindre de subir des attaques, lance-t-il, mais rien ne changera si les hommes ne prennent pas leurs responsabilités. »

Un problème masculin

Aux yeux de Nancy MacNeill d'une façon ou d'une autre, les hommes devront prendre ces responsabilités. « Les hommes – pas tous, pas exclusivement des hommes, mais suffisamment d'hommes pour que vous deviez lire ce qui suit – : c'est votre problème, et votre responsabilité, dicte-t-elle dans sa lettre. Nous savons que vous ne pensez pas que c'est grave à ce point. Mais ça l'est. Nous avons normalisé des gestes et des mots horribles, au point où nous ne les reconnaissons plus comme tels. »

Jay Boast compte ainsi poursuivre l'expérience et organiser plusieurs rencontres hebdomadaires, afin de bâtir, étape par étape, une stratégie permettant de cerner et de combattre cette violence sexuelle.

« En ce moment, plusieurs hommes sont persuadés que leur comportement est acceptable, et qu'ils méritent certaines choses de la part des femmes, souligne-t-il. Bref, plusieurs hommes ne réalisent pas qu'ils peuvent faire du mal. Ils pensent souvent à eux, à leurs propres sentiments, et manquent d'empathies pour les femmes qui partagent leur vie. »

« Je prends les devants aujourd'hui parce que j'ai été confronté par une amie qui m'a demandé de faire quelque chose de concret, conclut-il. Je suis une personne normale, je ne suis pas un expert ni un thérapeute, je n'ai pas d'éducation particulière en la matière, de titre qui me distingue des autres hommes du groupe. Je suis un homme qui, comme plusieurs autres hommes, veut changer les choses. »

Protéger les femmes, en aidant les hommes



Il y a 10 ans à peine aux TNO, pratiquement aucun service n'était dédié aux hommes vivant des difficultés et ayant des comportements violents, indique M. Greenland. On voit encore beaucoup d'hommes qui vivent dans les rues et qui luttent chaque jour dans la honte. Ils ont honte de choses qu'ils ont faites, honte de ce qu'ils font encore aujourd'hui et de ce qu'ils ne font pas pour y remédier. Ils regrettent que leur relation amoureuse ait pris fin à cause des choix qu'ils ont faits. »

« Un programme d'aide aux hommes faisant usage de la violence dans leur relation a été mis sur pied il y a quelques années, souligne-t-il. Les gens ont rapidement désigné les participants comme des hommes dangereux. Ce ne sont pas des hommes dangereux, ce sont des hommes qui ont fait des erreurs. Ces mêmes hommes ne croient pas que j'ai pu être moi-même un homme dangereux. Tel policier, tel enseignant ou tel travailleur social l'est peut-être aussi. Il n'y a pas d'étiquette qui désigne un homme dangereux. »

Pour M. Greenland, la violence sexuelle n'est donc certainement pas l'apanage des hommes autochtones du territoire. « Les hommes provenant de milieux privilégiés doivent reconnaitre qu'ils sont aussi responsables. S'ils sentent qu'ils ne font pas partie du problème, ces hommes devraient s'assoir et écouter les problèmes vécus par d'autres hommes. Ils constateront peut-être des similarités dans leur entourage. Ils comprendront peut-être qu'ils sont susceptibles de faire eux-mêmes subir des formes de violence aux femmes qui les entourent. »

« Tous les hommes doivent comprendre qu'on fait des choix dans la vie. On peut choisir de fuir nos responsabilités, et vivre avec les conséquences des blessures et de la douleur qu'on a fait subir aux femmes qui nous entourent. Il faut amener les hommes faire des choix différents, pour permettre aux femmes d'être en sécurité, où qu'elles se trouvent », résume-t-il.

L'installation des militaires en demi-teinte

À Yellowknife, le Centre de ressources des familles militaires accuse une baisse importante des arrivées en comparaison avec les années précédentes.

Cécile Antoine-Meyzonnade

Habituellement, à cette période de l'année, la totalité des militaires affectés au Nord et leurs familles est installée, prête à commencer la saison. COVID-19 oblige, il semblerait que seule la moitié des effectifs attendus à Yellowknife serait arrivée.

« Normalement, à cette période de l'année, à peu près tout le monde est déjà ici », confirme la directrice du Centre de ressources de familles militaires (CRFM), Rose Jasmin.

Elle confie que les raisons sont « en dehors de [ses] qualifications », mais que l'explication réside certainement dans les conséquences de la pandémie. « La saison durant laquelle ont lieu les détachements et les affectations a été repoussée », selon elle.

« Les services de militaires ont poussé un petit peu [le calendrier] pour voir comment ils allaient réussir à s'organiser à cause de la COVID », continue-t-elle. Beaucoup de bureaux ont été fermés, et nous devons encore nous battre pour pouvoir ouvrir [le Centre]. »

Par ailleurs, le nombre de nouveaux arrivants ne semble pas avoir changé : « C'est à peu près le même chiffre que d'habitude ».

La majorité des personnes arrivées fin aout, période à laquelle une grande partie des familles commence à arriver, était célibataire, sans enfants. Selon les estimations de la directrice, environ 60 % des militaires présents à Yellowknife s'installent seuls, ce qui limite les complications liées au déménagement.

Fonctionnement du Centre

La principale mission du Centre est d'aider les familles dont l'un des membres est militaire. « Il y a différents moyens de les soutenir, comme aider dans la recherche d'emploi, le logement, nous les dirigeons vers les bons services pour ne pas multiplier les biais d'informations. Toutes les transitions possibles en réalité, liées à leur arrivée, mais aussi à leur départ », explique la directrice avant de continuer : « Nous ne proposons pas beaucoup de programmations spécifiques parce que Yellowknife a déjà beaucoup à offrir, mais nous organisons de l'intégration dans la communauté pour que les familles puissent s'intégrer plus facilement dans la collectivité. »

Le centre travaille conjointement avec les forces armées, mais il ne doit rendre aucun compte à ces dernières.

« Nous travaillons pour le Service bienêtre et moral des forces armées [*Moral and welfare services]*, donc essentiellement pour les familles et non les différents commandements », spécifie Rose Jasmin.

Dans ce centre, les effectifs sont également limités, seuls trois salariés s'occupent de l'accueil. « En ce moment, nous sommes une équipe réduite parce que certains employés ont quitté leur poste », explique la directrice.

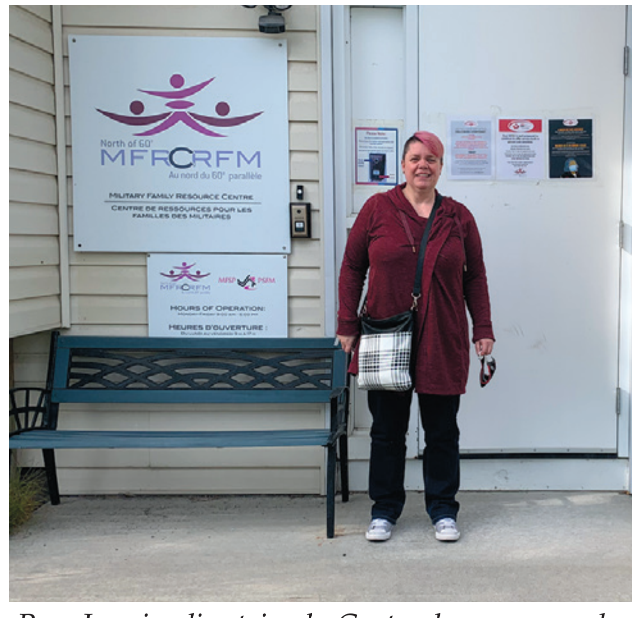
Une intégration différente

Outre le fait que le personnel militaire ait davantage de mal à arriver jusqu'à Yellowknife, la directrice du CRFM confie également que l'intégration s'avère plus délicate que les années précédentes.

« C'est totalement différent, confie-t-elle. Normalement, nous organisons plein d'évènements d'accueil. Il y a par exemple des rencontres entre les familles dans le parc, mais c'est trop compliqué de pouvoir réunir tout le monde en ce moment. »

Comme beaucoup, « quand la Covid nous a touchés, nous avons commencé à travailler à la maison, et nous avons passé beaucoup d'appels téléphoniques », ce qui diffère de leurs habitudes d'accueil quasiment entièrement en personne.

Les salariés du Centre ont dû « changer [leurs] perspectives » : « Nous ne pouvons pas prévoir une intégration dans la collectivité comme avant. »



Rose Jasmin, directrice du Centre de ressources des familles militaires de Yellowknife. (Crédit photo : Cécile Antoine-Meyzonnade)

Par exemple, un des moments forts de l'accueil d'un nouvel arrivant est de partager un café au Centre. Une rencontre complexe à mettre en place, étant donné les mesures sanitaires à respecter, mais aussi le temps de quarantaine obligatoire. « Nous avons conservé ces moments au maximum, mais virtuellement », précise Rose Jasmin.

Il est tout de même possible de venir au Centre, mais il est obligatoire de réserver un rendez-vous avec l'un des employés. « Nos missions ne sont pas différentes des autres années, mais nous nous concentrons sur d'autres intérêts », explique-t-elle.

Des couleurs plein la tête

Pour aider les personnes atteintes de diverses maladies mentales, Marie-Christine Aubrey s'est lancée à l'aide d'une amie dans la confection de couvertures colorées très spéciales.

Cécile Antoine-Meyzonnade

À Fort Smith, de petites mains habiles tissent et brodent sans relâche depuis quelques mois. Un seul objectif, redonner le sourire aux personnes atteintes de maladies mentales. Marie-Christine Aubrey et son amie Bozena Robertson, l'une francophone, l'autre anglophone, se sont lancées dans la création de couvertures spécialement conçues pour stimuler les neurones.

Pour comprendre, remontons le fil de l'histoire. Au départ de cette aventure, un simple achat de laine qui les a menées de l'autre côté de l'Atlantique. « On a acheté des patrons à une dame en Islande, elle faisait des couvertures en crochet absolument splendides, se rappelle Marie-Christine Aubrey. On s'est tout de suite demandé ce qu'on pourrait faire avec ça. »

Elles entendent alors parler des couvertures *fidget*. Du côté du français, pas de traduction spécifique outre que « couverture d'éveil sensoriel ».

6 à 7 heures de travail

Concrètement, ces couvertures consistent en un tissage de laines, plus colorées les unes que les autres, ordonnées en formes géométriques variées. À cette base sont cousus différents objets. Des fermetures éclair, des rubans, et autres petits personnages laineux. « Pour une création, il faut compter entre six et sept heures, pas moins », précise Marie-Christine Aubrey.

Le principe de cette création est de faire manipuler les différents items aux personnes qui font de la démence, ou bien de canaliser l'attention des jeunes enfants. « C'est pour apporter du bonheur, de dire Mme Aubrey. Et quand on en a vu le bénéfice, on s'est dit que c'était formidable de pouvoir rendre heureux ces personnes-là. »

Matières, formes, couleurs… Les cinq sens s'activent au contact de cette couverture. « Si c'était un tableau, on ne ferait que le regarder. Là, il est question de toucher, ça stimule », insiste-t-elle avant d'ajouter : « Ouvrir une fermeture, c'est facile pour nous, mais pour les personnes atteintes de démences, qui ne bougent pas beaucoup, ce n'est pas simple. »

Service à la communauté

Après la confection des premières couvertures, les deux créatrices ont décidé de contacter différentes organisations luttant contre la démence, par exemple la maison des soins Northern Lights installée à Fort Smith. « Je ne peux pas toujours me déplacer partout, donc l'idée serait que certaines personnes puissent également en distribuer », lance la créatrice francophone.

Au total, sept couvertures ont été données à travers la ville et une dizaine à Yellowknife. « On va également tenter de rejoindre Hay River et Inuvik, là où il y a des résidences qui traitent la démence, envisage Mme Aubrey. Alors on n'a pas fini ! »

« Nous ne sommes que deux à la confection, mais nous avons besoin de plus de monde parce qu'on nous en a déjà demandé 17 autres », souligne-t-elle.

Les deux tisseuses ont également dans l'idée de faire participer les personnes concernées dans la création. « Le but est d'inviter d'autres gens à le faire, qu'un groupe puisse se joindre à nous. »



Marie-Christine Aubrey pose avec ses couvertures « fidget » confectionnées avec soins. (Courtoisie Marie-Christine Aubrey)

La dévoration, un roman-feuilleton de Xavier Lord-Giroux

Résumé du précédent épisode : Pierre débarque dans la capitale ténoise. Il ressent ses premières impressions nordiques avec les paysages, le centre-ville et la vieille ville de Yellowknife. Le tout mélangé d'une pointe d'insécurité face à la nature qui l'entoure.

Le Domaine des Dieux

Le grand miroir rectangulaire de la salle de bain est à l'horizontale. C'est peut-être ce nouveau cadrage qui me donne l'impression de ne plus très bien reconnaitre l'homme que je fixe, et qui me fixe en retour. Je m'étais habitué à me voir dans de petits miroirs au-dessus de petits éviers dans les petites salles de bains des appartements que je co-louais. Maintenant, c'est tout le haut de mon corps que je vois, pour la première fois depuis longtemps, dans cette grande salle de bain de la chambre des maîtres. Quelque chose a changé. Ma posture? Mon teint? C'est surtout mon visage, je crois. À l'hôtel Algonquin, où je travaillais avant d'emménager ici, je devais me raser tous les jours pour respecter la politique d'emploi. Depuis mon départ, je n'ai pas touché à mon rasoir. Les traits jeunes et féminins de mon visage sont maintenant dissimulés sous un demi-masque de barbe mûr et viril. Quelques poils roux poussent à travers la majorité brune. Même si je me suis débarrassé de mes kilts, mon héritage écossais germe maintenant autour de ma mâchoire.

Même si je voulais me raser, je ne le pourrais pas. Ma valise, que j'avais laissée sur le palier le premier jour de mon arrivée, a été ouverte par je ne sais qui ; mon rasoir et ma dernière tablette de chocolat « Pal-O-Mine » ont disparu. C'est tout. Mon proprio m'a dit que les voitures du voisinage sont souvent cambriolées, la nuit, par des itinérants. Celles qui ont le malheur de ne pas être verrouillées sont systématiquement fouillées. Leur contenu est garroché en désordre sur les banquettes, mais seules la monnaie et les bouteilles d'alcool, qui attendent patiemment leur premier baiser, sont prises par les fouilleurs. Il me dit qu'une fois son passeport était dans le coffre à gant un soir de fouille, mais que les cambrioleurs l'ont laissé derrière ; ne trouvant probablement aucune utilité à celui-ci. Mais quelle utilité mon rasoir peut-il avoir pour les fouilleurs?

Les lumières autour du miroir s'éteignent soudainement toutes seules. « Encore? » Je ne peux retenir cette question posée à une quelconque entité mystique qui passerait au-dessus de moi. C'est la troisième panne de courant cette semaine. Je sors à tâtons de la salle de bain sombre et je me laisse guider par la clarté qui provient des fenêtres du salon. Le couloir s'ouvre sur une vaste pièce qui sert à la fois d'entrée, de cuisine, de salle à manger et de salon. En apparence, tout à l'air beau. Entre le plafond blanc nuage et le plancher de vinyle style faux-bois, les divans de tissus taupe sont entourés d'une table à café ronde où des palmiers nains reposent dans des pots de céramique aussi blancs que le plafond. Je me laisse choir sur l'un d'entre eux. C'est joli ici, le propriétaire a bien décoré l'endroit, mais il manque quelque chose. C'est trop clinique, il y manque de chaleur humaine, de vie.

Alors que Thomas s'est acheté un kayak et est parti par la route vers Fort Smith, à sept ou huit heures d'ici, pour entreprendre sa longue descente vers l'océan Arctique, moi, je découvre les pièces de mon nouveau chez-moi. L'ilot de ma cuisine, les grandes plaines de comptoir, le long tunnel de corridor, le tapis de mousse entre mes orteils dans les chambres à coucher. Je suis enfin parvenu à me trouver un chic logement et un emploi que j'aime où je porte chemise blanche et cravate tous les jours. Et pourtant, je rêve du monde d'en bas.

Mon complexe d'habitation est perché sur le haut d'une colline et forme un blocus entre le Centre-ville et le flanc qui descend vers la vieille ville. Vingt-et-un cubes d'habitation identiques forment un quartier en forme de U. Total : 126 unités. On y trouve de tout. Des familles, des couples, des célibataires, mais aussi des Français, des Britanniques, des Belges et quelques Européens qui parlent des langues qui me sont inconnues. En me promenant dans le stationnement, j'ai vu des plaques d'immatriculation de toutes les régions du pays, ce qui trahit l'arrivée récente de bon nombre de mes nouveaux voisins. La majorité des voitures ont maintenant des plaques en forme d'ours polaire, rugissant leur appartenance au Nord canadien, gardant parfois des collants des drapeaux de leurs provinces ou de leurs pays d'origine sur leur carrosserie. Tout le monde est beau, tout le monde est jeune, tout le monde est blanc. C'est le Domaine des Dieux d'Astérix. Des enseignants, des agents de police, des militaires, des fonctionnaires, que des gens de passage animés par l'idée de bâtir un monde meilleur en ces Territoires du Nord-Ouest. La culture occidentale s'oppose à la nature sauvage environnante. Les Romains civilisés n'ont jamais cessé de coloniser la Gaule rustique et forestière.



(Crédit photo : Xavier Lord-Giroux)

Par la fenêtre, une couverture de nuages gris pâle plane au-dessus d'une trentaine de maisons-bateaux qui flottent dans la baie de Yellowknife. C'est un village d'irréductibles hippies vivant à l'abri des taxes foncières à ce qu'il parait. Le sommet d'une rangée d'épinettes qui poussent sur la colline où trône le Domaine des Dieux forme un rempart à créneau qui me sépare du lac. Des canotiers circulent entre les maisons-bateaux. Je songe à ce que pourrait être ma vie sur une de ces maisons. Mais je regarde la forêt sur la rive derrière eux, flambée des rougeurs d'automne, où se terre peut-être le grizzli affamé qui rôde dans les parages et je me sens parfaitement à l'aise en haut dans mon monde à part, hermétique des dangers sauvages d'en bas.

Les lumières se rallument et le réfrigérateur reprend son ronronnement. « 12 : 00 » clignote sur l'écran du four. À chaque panne, c'est comme si le bouton *reset* est pesé. Cette fois, je ne l'ajuste pas à la bonne heure et je laisse mon appartement se séparer du temps.

Le bélouga cristallise les tensions

Le bélouga est une espèce emblématique de l'Arctique, près de 10 000 individus peuplent le territoire allant de la baie James au sud de la baie d'Hudson. Une population qui demeure peu connue et documentée.

Nelly Guidici

Biologiste au sein du Conseil de gestion des ressources fauniques de la région marine d'Eeyou dans le Nord du Québec, Félix Boulanger, demande aux populations des communautés cries de la baie James de partager leurs observations des bélougas. Il estime que la participation de tous est importante dans le projet de documentation de l'espèce : « On espère utiliser les yeux et les oreilles de ceux qui utilisent le territoire, plus que ce que nous pourrions faire, car on est une toute petite équipe et c'est ça, l'idée derrière ce projet. »

Une science dite citoyenne est au cœur de l'initiative lancée par le Conseil. Celle-ci tente d'inciter les personnes qui n'ont pas de formation universitaire à participer à des activités de recherche, que ce soit par le partage d'observations faites sur le territoire ou de connaissances qui viennent du savoir traditionnel au sujet de la faune marine ou des espèces d'oiseaux marins.

M. Boulanger explique que la fin de l'été est une période propice aux observations de bélougas quand « il y a beaucoup de populations de poissons qui retournent dans les rivières pour frayer ». Il rappelle que ces cétacés ont tendance à suivre cette source de nourriture.

Si la population de la baie James n'est pas à risque, car peu chassée dans cette région, le but de cette collecte est d'amasser le plus d'informations possible afin de déterminer des tendances quant à la migration, à l'abondance et à la distribution des bélougas dans cette zone. « Ce projet de partage d'observations nous sert à améliorer notre connaissance de la faune de la région marine et on espère pour les prochaines années continuer à augmenter nos connaissances », souligne le biologiste.

Une situation critique au nord

À plusieurs centaines de kilomètres au nord, la population de l'est de la baie d'Hudson se trouve dans une situation problématique où un souci de renouvèlement et de conservation des individus est clairement présent. La surpêche commerciale, au début du XXe siècle en est la principale cause. Les inventaires aériens mis en place par le ministère des Pêches, des Océans et de la Garde côtière canadienne ainsi que les inventaires des individus chassés permettent d'établir un nombre estimé entre 3 200 et 3 400 bélougas aujourd'hui contre 8 000 à 12 500 individus en 1854.

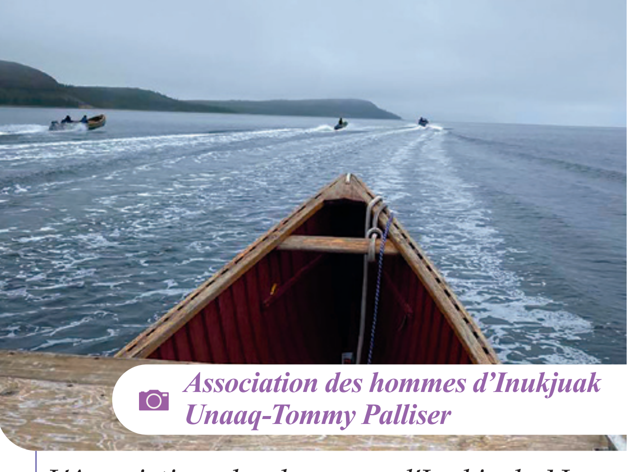



Yvette Barnett/Shutterstock.com

La chasse aux bélougas de l'est de la baie d'Hudson est soumise à des quotas contrairement aux bélougas de la baie James dans le nord du Québec.

Pour contrer cette situation critique, des quotas ont été mis en place et limitent le nombre de prises pour chaque communauté de l'arc de la baie d'Hudson. Inukjuak, à titre d'exemple, a une population de 1 900 habitants et son quota s'élève à cinq prises. Pour la biologiste de l'organisme de gestion de la faune du Nunavik (Nunavik Marine Région Wildlife Board), Frankie Jean-Gagnon, les trois villages de l'arc de la baie d'Hudson sont les plus touchés par l'imposition de quotas et « est un véritable frein à la transmission du savoir traditionnel pour les communautés de l'est ».

Le plan de gestion des bélougas de 2017 à 2020 venant à échéance, trois jours d'audiences publiques ont été organisés dans la communauté de Kuujjuarapik en janvier 2020. « Ça faisait longtemps qu'il n'y en avait pas eu et ça arrive à point. Les gens devaient parler, car il y avait beaucoup de mécontentement face à la gestion du béluga en ce moment », témoigne Mme Jean-Gagnon. Des représentants de toutes les communautés, des associations locales de chasseurs et pêcheurs, des ainés reconnus comme des experts en chasse de bélougas se sont donc succédé devant les représentants de la société Makivik, dont l'un des mandats est de parler au nom des Inuits du Nunavik ainsi que des représentants du ministère des Pêches et des Océans.



Association des hommes d'Inukjuak Unaaq-Tommy Palliser

L'Association des hommes d'Inukjuak Unaaq au Nunavik a organisé une expédition de chasse aux bélougas à Long Island dans le sud.

L'ensemble des témoignages et des informations partagés durant ces audiences ont été compilés et le Conseil, constitué de sept membres représentant le Nunavik, le Nunavut et le gouvernement canadien, a rendu une décision qui est maintenant sur le bureau de la ministre, Bernadette Jordan. Le processus est long et doit demeurer confidentiel. Mme Jean-Gagnon indique d'ailleurs qu'elle « ne peut pas partager beaucoup, car tout doit demeurer confidentiel jusqu'à la fin ».

Une expédition inédite

En aout dernier, alors que le quota de chasse était atteint, l'Association des hommes d'Inukjuak appelée Unaaq a organisé, pour la première fois, une expédition dans la région de Long Island entre le village cri de Chisasibi et la communauté inuite de Kuujjuarapik.

« Le bélouga est très important et le fait que la chasse ait été fermée en aout est un problème pour nous », indique le fondateur de l'association Tommy Palliser qui est aussi directeur général de l'organisme de gestion de la faune du Nunavik.

Une vingtaine de personnes, dont 15 jeunes, a pris part à l'expédition qui a duré une semaine. Même si la chasse n'a pas été fructueuse et que peu de bélougas ont été observés, M. Palliser se remémore une expérience bénéfique pour tous qui a permis de faire des repérages essentiels des lieux qui sont maintenant enregistrés sur leurs appareils G.P.S.

« Nous y retournerons à l'automne entre septembre et octobre lorsque les bélougas seront plus nombreux. Ce voyage nous a permis de voir où se trouvent les eaux peu profondes et les rochers notamment. »

Mais cette expédition fut aussi l'occasion de parler des techniques de chasse et de découpe de la viande aux jeunes présents, car les pratiques culturelles liées à la chasse aux bélougas doivent rester vivantes selon M. Palliser.

Le cout d'une telle expédition demeure élevé, car le cout de la vie au Nunavik est dispendieux. Au total, 25 000 $ auront été nécessaires pour payer le voyage des participants, les guides originaires de Kuujjuarapik, mais aussi l'essence nécessaire aux bateaux. Cependant, la compagnie aérienne Air Inuit apporte son soutien à ce genre d'initiative et propose des rabais pour transporter de la nourriture traditionnelle récoltée loin des communautés et donne même des conseils sur la façon la plus sécuritaire de congeler et d'emballer la viande.

Le bélouga est donc au centre d'une problématique relativement large qui englobe non seulement des plans de gestion visant à limiter la pression de chasse sur ce mammifère marin, mais implique aussi des conséquences sur la transmission du savoir traditionnel inuit lié à la chasse et la sécurité alimentaire au Nunavik. Source importante de nourriture, la viande de bélouga est un aliment sain et riche en vitamines et minéraux, mais il est aussi le témoin de tout un pan de la culture inuite qui a toujours respecté la faune en ne prélevant que ce dont la communauté avait besoin. Les communautés de l'arc de la baie d'Hudson souffrent des conséquences d'une surpêche commerciale irresponsable dont les effets se font sentir encore aujourd'hui et peut-être pour les décennies à venir.

Génération créatrices autochtones

L'organisme EntrepreNorth a annoncé, le 10 septembre 2020, les noms des douze lauréates de cette année.

Nelly Guidici

Revendiquant leur patrimoine et leur identité autochtones, ces créatrices de mode ont été sélectionnées parmi 40 candidats et sont originaires du Nunavut, des Territoires du Nord-Ouest et du Yukon. Le thème du programme de développement entrepreneurial de cette année est la mode.



Kaylyn Baker

Kaylyn Baker est membre de la Première Nation de Selkirk et a appris à faire du perlage avec sa mère.

« Nous avons choisi ce thème pour de nombreuses raisons. Il y a beaucoup de gens intéressés par la mode autochtone ; cependant il y a des problèmes concernant l'appropriation de la mode autochtone par des stylistes allochtones qui utilisent des motifs et des styles traditionnels », indique la gestionnaire de communauté au sein de l'organisme, Xina Cowan.

Outil de revendication et de communication des histoires et traditions, la mode autochtone est « une réponse et un acte de résistance ».

La peau de phoque au cœur de la création

May Ningeongan est originaire de Coral Harbour au Nunavut et fait de la couture depuis son adolescence. Sa mère lui a appris ses propres techniques, mais c'est seulement depuis les deux dernières années qu'elle a décidé de s'investir dans la couture et la création. En novembre 2019, elle lance sa boutique en ligne et propose à la vente des parkas, des robes ou encore des kamiit, les bottes traditionnelles. La peau de phoque est l'un de ses matériaux de prédilection, car il maintient le corps au chaud, mais c'est aussi une façon, pour la créatrice, de faire vivre sa culture.

Pour Mme Cowan, l'utilisation de la peau de phoque est une pratique importante pour les créatrices du Nord, car c'est « un acte de résistance pour promouvoir la chasse aux phoques pratiquée par les Inuits et pour éduquer le reste du monde et ceux qui ne comprennent pas pourquoi c'est important d'utiliser la fourrure du phoque et de soutenir les chasseurs inuits. »

Ce programme de mentorat a été élaboré de façon globale et aborde divers aspects de l'entrepreneuriat dans le Nord. « Nous ne proposons pas uniquement un programme professionnel, nous avons aussi un programme de développement personnel, car on veut travailler avec des gens qui sont prêts à prendre des risques et à développer des idées ouvertes pour qu'ils deviennent des vecteurs du changement dans leur propre communauté », explique Mme Cowan.



May Ningeongan

Les parkas conçues par May Ningeongan sont faites en peau de phoque et combinent la culture inuite traditionnelle avec une vision plus contemporaine de la mode.

Un message à transmettre

Robyn McLeod, l'une des stylistes sélectionnées, est originaire de Yellowknife et utilise des peaux tannées d'orignal et des fourrures issues du territoire Kaska où elle vit actuellement au Yukon. Elle souhaite montrer, à travers son art, combien les Premières Nations s'adaptent aux changements et elle espère, avec ce programme, passer au niveau supérieur.

Kaylyn Baker voit quant à elle dans ce mentorat de plusieurs mois la possibilité de se connecter avec les autres créatrices qui font partie de la cohorte. Membre de la Première Nation de Selkirk au Yukon, elle espère grandir en tant qu'artiste. Le perlage, technique qu'elle a apprise de sa mère, lui permet de raconter l'histoire de son peuple, mais aussi de transmettre le savoir traditionnel et les traditions aux générations futures.

Tania Larsson, modèle et mentore

Tania Larsson connait bien ce programme. En effet, elle a fait partie de la toute première cohorte en 2018 et endossera, cette année, le rôle de mentor. Elle se souvient d'une expérience enrichissante qui lui a permis de répondre à des questions fondamentales liées au monde de l'entreprise : « Ce qui m'a vraiment aidée, c'est le focus sur mon bienêtre en tant qu'entrepreneur avec un coach de vie. C'était essentiel pour ma formation, car on se pose tellement de questions quand on fait de l'entrepreneuriat. Ça m'a aidée à découvrir mes valeurs en tant qu'entrepreneur. »

Mme Larsson souhaite donc transmettre l'importance de la présence de la mode dans le Nord mais aussi l'importance de l'identité et de la fierté du patrimoine et de la culture autochtone : « Ce que nous avons à offrir au monde est très unique et nos clients veulent voir ça, ils veulent voir ce qui est unique et authentique et aider des artistes dans le Nord. »

640 000 $ pour lutter contre l'insécurité alimentaire

Mardi 15 septembre, le député des Territoires du Nord-Ouest, Michael McLeod, a annoncé à l'Armée du salut de Yellowknife qu'un fonds fédéral de 640 000 $ leur serait attribué.

Cécile Antoine-Meyzonnade

Cette somme vise à améliorer la sécurité alimentaire dans la région, alors que des familles subissent de plein fouet la pandémie.

« Nous servons environ 200 personnes de Yellowknife par mois, d'après le directeur exécutif de l'Armée du Salut, Jason Brinson. Mais ce fonds est destiné à l'ensemble des TNO. »

Outre les besoins en nourriture, cette subvention sera également destinée à différents besoins en équipement, comme par exemple les produits sanitaires liés à la pandémie (masque, gel antibactérien…).

Selon Jason Brinson, le nombre de personnes dans le besoin va augmenter et être davantage visible au cours de l'hiver.

Dix-neuf organismes ténois

Au total, 100 millions de dollars ont été débloqués à travers l'ensemble du Canada par le gouvernement fédéral. Le premier ministre Justin Trudeau avait annoncé en avril dernier la création d'un fonds pour répondre aux besoins alimentaires des collectivités pendant la pandémie.

Aux TNO, 19 organismes ont également reçu une somme provenant de ce fonds. 1800 banques alimentaires dans le reste du Canada.

« Pendant cette période, il est essentiel que nous nous assurions que tout le monde ait accès à quelque chose d'aussi essentiel que la nourriture », a affirmé Michael McLeod.



Michael McLeod et Jason Brinson (à droite) au moment du dévoilement du fonds à la presse. (Crédit photo : Cécile Antoine-Meyzonnade)



OFFRE D'EMPLOI

POSTE D'ADJOINT(E) À LA COORDINATION ADMINISTRATIVE

La Fédération franco-ténoise (FFT) est à la recherche d'un(e) adjoint(e) à la coordination administrative pour joindre son équipe professionnelle et dynamique.

Fonction du poste :
- Appuiera la coordination dans ses tâches de logistique et de gestion administrative quotidienne;
- Assurera le classement et l'archivage des documents et dossiers;
• Assurera la logistique pour l'organisation des réunions de la fédération franco-ténoise et ces membres;
• Assurera la gestion administrative des équipements de bureautique et d'information;
• Effectuera la mise en place et la gestion de bases de données;
• Toutes autres tâches connexes.

CONNAISSANCES, COMPÉTENCES ET EXPÉRIENCE RECHERCHÉES
• Grande aisance dans les relations interpersonnelles;
• Excellente connaissance du français parlé et écrit et connaissance fonctionnelle de l'anglais;
• Expérience en administration et en logistique;
• Très bonne connaissance des logiciels informatiques (Outlook, Word, Excel, Zoom, etc.)
• Souci du détail
• Dynamisme et autonomie

CRITÈRES D'ADMISSIBILITÉ
• Le candidat doit être citoyen canadien ou résident permanent,
• Doit être âgé entre 16 et 30 ans.

CONDITIONS DE TRAVAIL
La personne choisie se joindra à une équipe professionnelle, jeune et diversifiée. L'inclusion, le respect et l'innovation sont quelques-unes des valeurs véhiculées par cette équipe.
Entrée en poste : Dès que possible
Durée : jusqu'au 18 décembre 2020
Horaire : 9h - 17h (35h par semaine)
Salaire : 22$ de l'heure

Les personnes intéressées par ce poste sont invitées à faire parvenir leur curriculum vitae, accompagné d'une lettre de présentation, rédigés en français, à Madame Linda Bussey, directrice générale de la Fédération franco-ténoise, à l'adresse courriel suivante : recrutementfft@franco-nord.com.

Nous remercions toutes les personnes qui soumettront leur candidature. Seulement les personnes retenues pour une entrevue seront contactées.



Le Bureau de régie de l'Assemblée législative, conformément à l'article 35.1 de la *Loi sur l'Assemblée législative et le Conseil exécutif*, est à la recherche de personnes qui souhaitent siéger à la commission suivante :

Commission indépendante sur l'examen de la rémunération et des avantages sociaux des députés

La commission devra :
- examiner et évaluer les indemnités, les indemnités supplémentaires, les allocations, les dépenses et les avantages sociaux fournis aux députés et aux ministres pour juger du caractère approprié et de la pertinence des montants versés;
- examiner et évaluer certains points précis soumis à la commission par le Bureau de régie;
- évaluer et examiner les exigences et les procédures pour l'établissement de rapports sur les dépenses des députés et des ministres afin de préciser le degré de responsabilité acceptable aux yeux du public;
- examiner toute autre question que la commission juge pertinente dans la rémunération, les allocations et les avantages sociaux des députés et des ministres;
- remettre au président un rapport contenant toute recommandation sur des modifications visant les indemnités, les allocations, les remboursements ainsi que les autres avantages sociaux des députés et des ministres, dans un délai de dix mois suivant le jour de la formation de la commission.

La commission devra être constituée de trois personnes indépendantes, neutres et bien informées. Il est préférable qu'elle comprenne un ancien député de l'Assemblée législative, un professionnel possédant un titre et une expérience appropriés dans le domaine financier ou juridique, ainsi qu'un membre du public intéressé. Les nominations à la commission tiendront également compte de la représentation régionale à l'échelle des Territoires du Nord-Ouest.

L'Assemblée législative versera des honoraires aux membres de la commission et remboursera les dépenses qu'ils ont faites pour participer aux réunions, si elle les juge raisonnables.

Les personnes intéressées doivent faire parvenir leur curriculum vitæ ainsi qu'une lettre de présentation décrivant leur expérience et leurs réalisations pertinentes à une nomination à la commission, au plus tard le **vendredi 18 septembre 2020, à 17 h**.

Veuillez faire parvenir votre demande à l'adresse suivante :
Commission indépendante sur l'examen de la rémunération et des avantages sociaux des députés
Assemblée législative
C. P. 1320
Yellowknife NT X1A 2L9

Il est possible de consulter le cadre de référence de la commission au ntassembly.ca/fr ou en communiquant avec :
Danielle Mager
Conseillère principale du Bureau du greffier
Tél. : 867-767-9130, poste 12011
Téléc. : 867-873-0432
Courriel : Danielle_Mager@ntassembly.ca

NTASSEMBLY.CA/FR

La Société communautaire de Tuktoyaktuk offre la couture traditionnelle en cadeau

Au cours du mois d'aout, la Société communautaire de Tuktoyaktuk (TCC) a distribué à sa communauté plus de deux-cents trousses pour la couture traditionnelle. Malgré la charge de travail qu'a engendrée cette initiative, les membres de l'organisation peuvent une fois de plus dire mission accomplie.

Karine Lavoie
IJL – APF – Territoires

L'hiver s'annonce plus doux pour la collectivité de Tuktoyaktuk, qui pourra se vêtir chaudement grâce aux trousses de couture distribuées par la TCC. L'organisation a plusieurs buts et objectifs, dont celui de recevoir et redistribuer des fonds de toutes les sources aux membres de sa collectivité.

Le mois d'aout fut fort occupé pour la TCC : 213 trousses pour la couture traditionnelle ont été remises à la population durant cette période. Ce projet vient s'ajouter à une longue liste d'accomplissements que compte à son actif la Société.

Un don important à l'approche de l'hiver

« Tous ceux qui ont postulé [au projet] ont reçu une trousse et tout le monde était très content », affirme d'entrée de jeu Jocelyn Noksana, directrice de la TCC. Elle précise par le fait même que la distribution des trousses a nécessité le travail de trois personnes : Dolly Loreen, Freda Rabbi et Annie Felix.

Chaque trousse remise comprenait le matériel nécessaire pour fabriquer une parka, de la laine pour faire des pantoufles, de la toile pour des chaussures ainsi qu'une peau de renard ou une peau de phoque.

Dans le contexte de la pandémie actuelle, l'initiative, financée par le Centre de ressources culturelles inuvialuit, se veut une façon de garder les gens occupés à la maison, faute de rassemblements, selon Dolly Loreen, directrice adjointe de la TCC.

La remise de ces trousses vise également à aider la communauté à se vêtir correctement à l'approche de la saison froide : « Nous pratiquons notre culture inuvialuite en fournissant à notre communauté du matériel pour avoir des vêtements pour l'hiver », ajoute Jocelyn Noksana.

Une initiative appréciée de la communauté

Ceux ayant reçu une trousse ont l'option de fabriquer ce qu'ils veulent avec le matériel, que ce soit de confectionner des vêtements pour la famille ou de concevoir des produits à vendre.

La forte demande pour les trousses de couture traditionnelle démontre l'intérêt de la communauté envers cette initiative. « Mes enfants ont tout simplement adoré ce qu'il y avait dans les sacs lorsque nous les avons ramenés à la maison », affirme Suzie Heather Lee, résidente de Tuktoyaktuk qui a bénéficié du don d'une trousse de couture.

Au-delà du don matériel, cela permet également de passer un bon moment en famille tout en transmettant ses savoirs : « Les enfants s'amusent avec la trousse et ils apprennent à coudre en même temps », ajoute-t-elle.



Des membres de la TCC qui préparent la distribution des trousses de couture traditionnelle. (Crédit photo : Page Facebook/ Tuktoyaktuk Community Corporation)

Changer les choses par des actions concrètes

Lorsque la pandémie de la COVID-19 a débuté au mois de mars dernier, la TCC avait participé aux efforts d'une grande récolte communautaire qu'Erwin Elias, maire de Tuktoyaktuk, avait qualifiée de « la plus importante de l'histoire de la communauté ».

Cette récolte se voulait un moyen de s'assurer que la communauté ne manque pas de nourriture dans le cas où les chaines d'approvisionnement seraient rompues. Jocelyn Noksana affirme que ce sont alors 106 sacs de nourriture traditionnelle qui ont été distribués au sein de la communauté.

Parmi les dernières initiatives de la Société en réponse à la COVID-19, on note aussi des ateliers pour concevoir des masques, la distribution de trousses de premiers soins et la distribution de trousses d'activités pour les jeunes.

Toutes les activités de la Société peuvent être suivies sur sa page Facebook : Tuktoyaktuk Community Corporation.



Oscar Aguirre

Arriver à Mannheim en 1777 est l'une des belles expériences de Wolfgang Amadeus Mozart lors de son deuxième grand voyage en Europe, accompagné de sa mère Maria Anna. Là, il rencontre l'orchestre de Mannheim qui, à ce moment, est la plus importante formation d'Europe (en nombre de musiciens, en variété d'instruments à cordes, à percussions et spécialement, d'instruments à vent). À lui seul, le nom « école de Mannheim » marque la qualité de ses compositeurs reconnue dans le milieu musical. L'école, à cette période, est dirigée par Carl Stamitz. La force interprétative de l'orchestre est reconnue par des crescendos qui se superposent progressivement pour produire des climax d'intensité sonore lorsque les musiciens arrêtent de jouer pendant plusieurs mesures de silence. Wolfgang est bien reçu à leurs répétitions et leurs présentations, ce qui va accroitre ses capacités de compositeur.

Dans ce contexte, il rencontre Franz Weber et Cecilia Stam, qui ont quatre filles : Josépha, Aloise, Constance et Sophie. Avec cette famille, il établit des relations positives qui perdureront au cours de sa vie. Aloise devient son élève de chant, et Wolfgang compose pour elle plusieurs arias dont la complexité est renforcée par ses capacités de cantatrice. Il devient amoureux d'elle, mais en 1780, elle se marie avec Joseph Lange, qui a peint un des fameux portraits de Wolfgang. Josépha est aussi cantatrice et elle interprète la reine de la nuit dans l'opéra *La Flute enchantée*. Constance devient l'épouse de Wolfgang et ils auront six enfants, tandis Sophie va écrire la biographie des dernières années de vie de celui-ci.

En mars 1778, Wolfgang et sa mère partent vers Paris en suivant les instructions de son père Léopold. En juillet, sa mère tombe malade et décède. Cet évènement le marque et a un impact sur ses performances. Il reste à Paris pour quelques mois, logé par Melchior Grimm, jusqu'au mois de septembre. Il retourne vers Salzburg en s'arrêtant à Mannheim et à Munich. Dans ces villes, il présente quelques concerts et retrouve Aloise, qui est devenue une des plus importantes cantatrices de Munich. Toujours amoureuse de Joseph Lange, leur relation devient amicale. Il rentre à Salzbourg en janvier 1779 et reprend sa fonction de maitre de concert pour l'archevêque Colleredo.

L'auteur anime habituellement *Trésor de la musique classique* à 21 h, la diffusion de ce programme est actuellement en pause sur Radiotaiga.com.

Far North : le Nord sur papier glacé

Jusqu'au 21 septembre, le festival de photographies revient dans la capitale des TNO pour la seconde année consécutive.

Cécile Antoine-Meyzonnade

« Porter les voix nordiques des auteurs et photographes », voici la mission que ce sont donnée les organisateurs du festival Far North, qui a lieu au cours de ce mois de septembre. D'après la description de l'évènement, « aucun autre festival comme celui-ci existe dans le monde ».

La municipalité de Yellowknife et le Conseil des arts des TNO sont tous les deux commanditaires de l'évènement. Cette année, le programme est partagé entre une exposition de photos au parc Somba K'e, visible jusqu'au 21 septembre, et des ateliers en ligne. Les œuvres seront décrochées le 21 septembre vers 9 heures.

Tout au long du sentier au cœur du parc bordant de lac Frame, une dizaine de panneaux sont dressés. Chacun garni par les différentes pièces d'artistes du Nord. Des Territoires à la Russie en passant par l'Alaska, de multiples objectifs mettent en avant leur vision propre de leur région.

Programme quotidien

Au programme, des ateliers quotidiens de toutes sortes, en ligne, mais également « sur le terrain », selon la description de leur page Facebook.

Parmi les différentes dates prévues en cette fin de festival, on retrouve notamment, ce vendredi 18 septembre, de 19 h 30 à 22 h 30, une présentation sur la meilleure manière de capturer des aurores boréales avec Martin Male à Pontoon Lake (plus de renseignements sur la page Facebook de l'évènement).

Ou encore, cette fois en ligne, Hannah Eden présente une introduction à la photographie en expliquant la prise et l'édition de photos, le samedi 19, de 12 à 15 heures.

Enfin, le dimanche 20 septembre, Vincent Ret présente un atelier pour débutants voulant en apprendre davantage sur la fonction vidéo des appareils photo numériques. Ce sera au parc Somba K'e, de 13 à 15 heures.

Si l'exposition est en accès libre, le prix de chacun des ateliers varie entre 25 $ (en ligne) et 50 $ en personne.

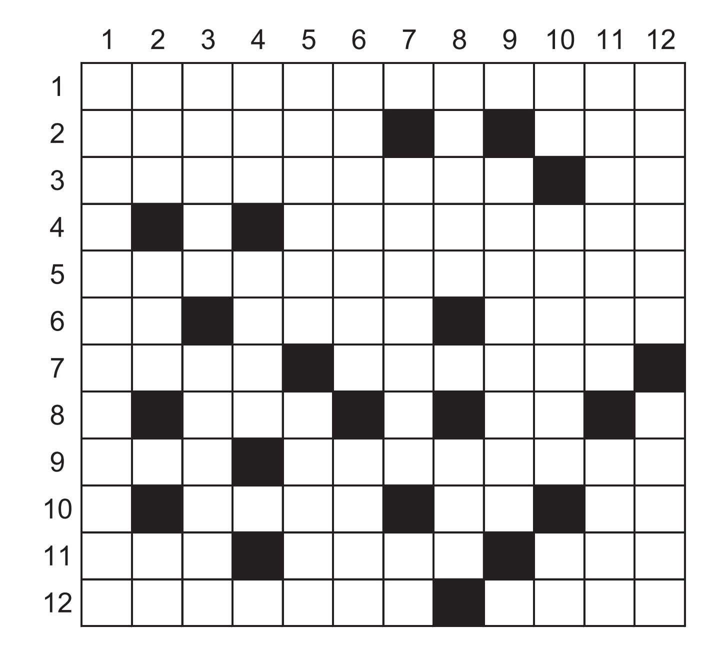


L'exposition de photographies du festival Far North est à voir au parc Somba K'e de Yellowknife jusqu'au 21 septembre. (Crédit photo : Cécile Antoine-Meyzonnade)

Pour plus de renseignements, rendez-vous sur le site Internet du festival – www.farnorthphotofest.com

MOTS CROISÉS

N° 670



HORIZONTALEMENT
1. Enfreindre.
2. Il vole – Utilisa.
3. Diminue – Strontium.
4. Actionnée.
5. Lumineux.
6. Indique une alternative – Bramer – Mesure de poids anglo-saxonne.
7. Masse de neige – Seuil.
8. Pas ailleurs – À poil.
9. Planchette de bois – Boutique.
10. Adolescents – Ancienne ville de Chaldée – Douze mois.
11. Désert rocheux – Punaise d'eau – Ornement en forme d'œuf.
12. Écimées – Beaucoup.

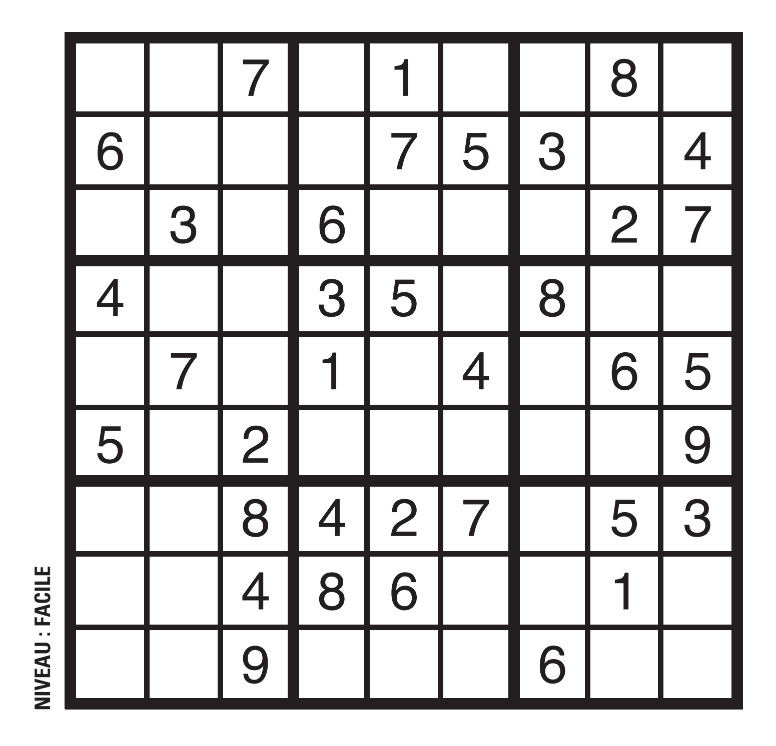
VERTICALEMENT
1. Bourreau.
2. Vallée envahie par la mer – À poil – Sert à lier.
3. Vipère – Faciès.
4. Issue de – Palmier.
5. Lustré – Image religieuse.
6. Compassée – Tentée avec audace.
7. Os plat du thorax – Post-scriptum.
8. Anneaux de cordage – Change de peau.
9. Frapper à coups de cornes.
10. Appris – Contenu exact – Métal précieux.
11. Carburant – Local souterrain.
12. Pénurie – Courroies.

RÉPONSE DU N° 670

SUDOKU

JEU N° 673

NIVEAU : FACILE



		7		1			8	
6				7	5	3		4
	3		6				2	7
4			3	5		8		
	7		1		4		6	5
5		2						9
		8	4	2	7		5	3
		4	8	6			1	
		9				6		

RÈGLES DU JEU :

Vous devez remplir toutes les cases vides en plaçant les chiffres 1 à 9 une seule fois par ligne, une seule fois par colonne et une seule fois par boîte de 9 cases.

Chaque boîte de 9 cases est marquée d'un trait plus foncé. Vous avez déjà quelques chiffres par boîte pour vous aider. Ne pas oublier : vous ne devez jamais répéter les chiffres 1 à 9 dans la même ligne, la même colonne et la même boîte de 9 cases.

RÉPONSE DU JEU N° 673